

## 論文

# La représentation du bonheur dans les romans des écrivaines au XIX<sup>e</sup> siècle

SEKI Mirei

### 要旨

19世紀は、とりわけフランスにおいてジャーナリズムが活発化し、新聞という媒体の発達によって、連載小説という形で多くの大衆文学作品が生み出された。職業作家も誕生し、女性作家の活躍も目立つようになる。ともに1804年生まれのデルフィーヌ・ド・ジラルダンとジョルジュ・サンドも、新聞に作品を寄稿し、大衆の人気を博して活躍した女性作家である。常に購読者としての大衆を意識し、新聞の売れ行きにも大きく貢献した両者の作品は、文学性の追求にもまして、身近な日常生活に目を向け、日々の幸福を主題として扱った作品が多い。親交のあったデルフィーヌ・ド・ジラルダンとジョルジュ・サンドは互いの作品を尊重し合い、激動の時代にあって、ともに大衆に寄り添い、女性の幸せとは何かを作品のなかで追究している。本論では両者のエクリチュールを取り上げ、幸福の描写とその表象について特徴を明らかにするとともに、なぜ幸福という主題を取り上げ続けたのか、作家の意図についても明らかにしてゆきたい。

キーワード：女性作家, 幸福の表象, 19世紀, 大衆文学, ジャーナリズム

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, où le journalisme se développe rapidement, les écrivains gagnent leur vie grâce à leur métier. Rédigeant des essais critiques, des romans pour les feuillets parus dans la presse, ou publiant des recueils de poèmes, George Sand et

Delphine de Girardin, nourries par des idées avancées et féministes, écrivent des œuvres qui concernent le bonheur des protagonistes féminins. En examinant la représentation du bonheur ou la description autour de cette émotion joyeuse de plénitude dans leurs œuvres, nous nous tâcherons de comprendre le but ultime de leur écriture.

Mots-clés : écrivaine, représentation du bonheur, XIX<sup>e</sup> siècle, roman populaire, journalisme

## I Des écrivaines conscientes du bonheur des femmes

Delphine de Girardin est, avant tout, connue par son pseudonyme du Vicomte de Launay ou Charles de Launay en tant qu'auteur de chroniques hebdomadaires parues dans le quotidien, *La Presse*, entre 1836 et 1848. Ce journal, fondé par Émile de Girardin, son mari, est d'ailleurs le « premier quotidien français à grand tirage et à prix modique<sup>1)</sup> » selon Jean-Louis Vissière qui a dirigé le recueil de ces chroniques sous le titre des *Chroniques parisiennes* en 1986. Mises au bas d'un feuilleton intitulé « Courrier de Paris » dans *La Presse*, ses chroniques ont eu un grand succès et ont suscité la curiosité autour de l'identification de ce personnage inconnu qui était Monsieur le Vicomte de Launay. Les lecteurs auraient enfin su, au moment de la publication du recueil des chroniques intitulées *Lettres Parisiennes*, en 1843, signées par Delphine de Girardin, que Charles de Launay n'était ni un homme, ni le personnage réel. Considérée donc aujourd'hui en tant que l'auteure des travaux journalistiques plutôt que des œuvres littéraires, Delphine a été premièrement reconnue par son talent en poésie et a reçu « le brevet d'une pension de 1500 francs sur la cassette royale<sup>2)</sup> » selon Georges d'Heylli. En 1825, elle a écrit un poème intitulé « La Vision », en vue de célébrer le sacre de Charles X.

J'enflammerai les cœurs de mon noble délire ;  
On verra l'imposteur trembler devant ma lyre ;  
L'opprimé qu'oubliait la justice des lois,  
Viendra me réclamer pour défendre ses droits ;  
Le héros me cherchant au jour de la victoire,  
Si je ne l'ai chanté doutera de sa gloire ;

Les autels retiendront mes cantiques sacrés,  
Et fiers, après ma mort, de mes chants inspirés,  
Les Français, me pleurant comme une sœur chérie,  
M'appelleront un jour : Muse de la patrie<sup>3)</sup> !

Belle et talentueuse, elle était entourée par Alfred de Vigny, Chateaubriand, Lamartine, Hugo, dans les salons, telle une muse du romantisme. Mais ce n'est pas par orgueil que Delphine s'identifie dans ce poème à la muse de la patrie. On se moquait alors d'elle en l'appelant la Muse de la patrie, et donc par esprit d'à-propos, elle utilise cette moquerie dans le sens inverse<sup>4)</sup>. Delphine de Girardin a fait sortir son premier recueil de poèmes en 1824 sous le titre d'*Essais poétiques* et ensuite *La Vision*, elle a ainsi lancé une carrière littéraire brillante. Vigny et Delphine, les deux jeunes poètes n'attendent pas longtemps pour se rapprocher l'un de l'autre. C'était leur premier amour de jeunesse. Delphine exprime, dans un poème, les sentiments envers Vigny, de manière assez directe, mais nette et crue en sa pleine jouissance.

Bientôt il va venir ! Bientôt il va me voir !  
Comme, en me regardant, il sera beau ce soir !  
Le voilà ! je l'entends, c'est sa voix amoureuse !  
Quel bonheur d'être belle ! Oh ! que je suis heureuse<sup>5)</sup> !

Son premier amour avec Vigny, néanmoins, n'a pas abouti au mariage comme elle le souhaitait. Attachée à la lignée aristocratique mais effondrée, la mère de Vigny exigeait, pour son fils, une mariée avec une dot considérable. Malgré une éducation hautement cultivée grâce à sa mère, Delphine mène une vie modeste après la destitution de son père en tant que percepteur. Elle devait donc gagner sa vie avec sa plume. Si l'on a choisi Delphine de Girardin et George Sand en tant que deux écrivaines représentatives du XIX<sup>e</sup> siècle pour leur description expressive, directement reliée au bonheur, ce n'est pas uniquement du fait que leur naissance fut la même année, en 1804. Elles se connaissent et maintiennent une amitié respectueuse jusqu'à la fin de la vie de Delphine.

Ces deux écrivaines sont attachées à leur métier pour une raison autant mentale que matérielle. Elles ont besoin de gagner leur vie. George Sand, sous la loi conjugale de l'époque, n'avait pas accès à la gestion de ses propres biens. Déçue par le mariage sans

la conversation relative à la recherche spirituelle, Sand, souhaitant l'échange d'esprit, part pour Paris pour des rencontres intellectuelles et stimulantes, mais tout de suite tombe sur la nécessité financière qui lui assurerait une liberté dans sa vie urbaine. Après avoir tenté quelques autres métiers, elle a enfin trouvé la profession de sa vie. Sand se voue, dorénavant, à écrire. C'était aussi l'époque de l'expansion du journalisme ou du commencement de la démocratisation de la culture populaire. Indépendante de l'appui d'un protecteur ou d'une protectrice, Sand ainsi que Delphine de Girardin ont pu directement solliciter l'intérêt de la population. Favorisées par un fort besoin de ceux qui écrivent pour répondre à cette expansion du champ éditorial ou journalistique, ces deux femmes rédigent, durant leur vie, des romans, des pièces de théâtre et des articles de presse, selon la demande, au plus près de leurs lecteurs anonymes.

Le jugement du public qui influence la vente des œuvres était également peu négligeable. Afin de toucher le cœur du plus grand nombre, elles expriment les replis des sentiments cachés, internes, délicats ou quasi inexplicables pour nommer leur fidélité à la joie de vivre, du pire au meilleur. Le bonheur est attaché chez Sand ou Delphine, avant tout, à la dépendance à leur vie. Elles ne manquent donc pas de techniques pour une intrigue palpitante, tant du côté de l'exotisme du jeu ou du choix d'un sujet plus attirant pour les lecteurs, mais avec toujours un intérêt inévitable pour les émotions joyeuses au détriment de la simple élaboration de leur propre écriture. Celle-ci est destinée au bonheur pour toutes ou tous. Sand ainsi que Delphine de Girardin font appel à la joie, à la jouissance, au plaisir et au bonheur des lecteurs ou des lectrices.

Nous entremêlons ici tout ce vocabulaire classé dans les émotions heureuses, du fait que les termes autour du bonheur sont tous étroitement liés à la vie de Sand et de Delphine Girardin. Les caractéristiques des poèmes de Delphine qu'on vient de voir se construisent à partir des émotions brutes, hardies, spontanées et intenses qui sortent de la fidélité de vivre. Certes, entre la plénitude heureuse mais calme et la joie plutôt sensuelle, elles soulignent un écart insurmontable, mais elles ne négligent pas tous les degrés de cette émotion qui provient de la fidélité à la vie. Afin de faire face à toute la variation sentimentale du meilleur au pire, Sand et Delphine de Girardin choisissent d'écrire en prose.

Après un échec amoureux avec Vigny, ensuite avec Lamartine, Delphine Gay s'est mariée avec Émile de Girardin, personnage postérieurement légendaire. Ce mariage caractérise décisivement la direction des œuvres ultérieures de Delphine. Dès lors,

elle abandonne la poésie. Dans *La Canne de M. de Balzac*, œuvre publiée en vue de la réconciliation entre son mari Émile, éditeur, et Balzac, écrivain, Delphine décrit l'aveu de la mère de l'héroïne qui abandonne la poésie pour l'amour.

Sa mère, femme raisonnable et philosophe, s'était dit : « Par le temps qui court, le métier de poète est un fort bon métier pour les femmes : madame Valmore et madame Tatsu ont une célébrité qui ne nuit point à leur bonheur ; elles trouvent dans leur talent de nobles jouissances et de pures consolations [...]»<sup>6</sup>).

Les poètes sont considérés hautement honorés par rapport aux écrivains de romans, un tel changement de profession pour Delphine, à l'occasion de son mariage, en sera récompensé par l'énorme succès du « *Courrier de Paris* ». Elle avouera plus tard comme suit :

Nous avons bien voulu descendre au rang de feuilletoniste, nous avons courageusement renoncé à notre poésie à nous, mais nous n'avons jamais pu renoncer à la poésie des autres [...]»<sup>7</sup>).

Avec un regard parfois assez cynique, plus qu'ironique, d'une humeur moqueuse, la rédaction du « *Courrier de Paris* » a fait, tout de même, s'enrichir l'écriture de Delphine, dont les poèmes exprimaient pleinement ses émotions intrinsèques immédiates mais probablement un peu trop naïves. Acquérant une réflexion analytique, un regard objectif et une tournure pleine d'évocation, l'écriture de Delphine arrivera à toucher au bonheur à partir d'événements malheureux.

## II L'écriture du malheur au bonheur

Le ton viril du « *Courrier de Paris* », probablement accentué volontairement en raison de son pseudonyme masculin, montre un contraste remarquable par rapport aux poèmes écrits dans sa jeunesse. Dans un passage de l'article nommé *Féminitude* inséré dans les *Chroniques parisiennes*, nous voyons un changement radical non seulement au niveau stylistique mais aussi d'un point de vue constructif ou rhétorique.

Nous commencerons par proclamer cette affreuse vérité :

La femme, la femme véritable n'existe plus.

Il y a encore des mères, et plus même qu'autrefois.

Il y a des sœurs.

Il y a des maîtresses.

Il y a des amies dévouées.

Il y a des associées.

Il y a des caissières.

Il y a des ménagères.

Il y a des *mégères*.

Mais il n'y a plus de femmes ! ... dans le monde civilisé.

En effet, qu'est-ce qu'une véritable femme ?

C'est un être faible, ignorant, craintif et paresseux, qui ne pourrait pas vivre par lui-même, qu'un mot fait pâlir, qu'un regard fait rougir, qui a peur de tout, qui ne connaît rien, mais qu'un instinct sublime éclaire, mais qui agit par inspiration, ce qui vaut encore mieux que d'agir par expérience ; c'est un être mystérieux, qui se pare des contrastes les plus charmants ; qui a des passions violentes avec de petites idées ; qui a des vanités insatiables et des générosités inépuisables, car la femme vraie est à la fois bonne comme une sainte et méchante comme une déesse [...]<sup>8)</sup>.

Opposée au féminisme de l'époque, du fait qu'elle apprécie le système matrimonial et la maternité, Delphine blâme la tendance féministe qui vient alors premièrement du Saint-Simonisme basé sur l'idée de la paix féminine après des années guerrières. Or, l'article se transforme au fur et à mesure, sans le faire trop remarquer, en prétentions inverses.

Étudiez les mœurs du peuple ; voyez la femme de cet ouvrier, elle travaille, elle élève ses enfants, elle s'occupe de la boutique et de son ménage, elle n'a pas dans tout le jour un seul instant de repos. — Que fait donc son mari ? Où est-il ? — Au cabaret.

Regardez cette jeune fille, elle est couturière en linge. Son teint est pâle, ses yeux sont rouges, elle a dix-huit ans, elle n'est déjà plus jolie. Elle ne sort jamais, elle travaille nuit et jour. — Et son père ? — Il est là dans l'estaminet voisin, occupé à

lire les journaux.

Suivez cette belle femme. Comme elle marche rapidement, elle regarde à sa montre avec inquiétude, elle est en retard, elle a déjà donné depuis ce matin quatre leçons de chant, elle en a encore trois à donner. C'est un métier bien fatigant. — Et son mari, que fait-il donc ? — Elle vient de le rencontrer ; il se promène sur le boulevard avec une actrice de petits théâtres<sup>9</sup>).

Épicé par une pointe d'ironie, avec un bon cœur tout de même, le style de Delphine est élaboré dans le sens où sa véritable réclamation, atténuée mais convaincante, suscite le consentement le plus large possible. Bien que Delphine se méfie de l'opinion radicale du féminisme, elle porte un regard vigoureusement observateur sur la réalité misérable des femmes de l'époque. Elle considère que jouir de la libération de la féminité n'a pas vraiment emmené les femmes au bonheur. Delphine demande la remise en question du droit des femmes selon le dispositif d'un bonheur réel et vif dans la vie quotidienne. Les œuvres de Delphine, pour la plupart, touchent cette problématique du critère du bonheur. *Marguerite ou deux amours*, publié en 1852, relate l'histoire de Marguerite qui hésite entre deux amours opposés. Le premier la lie à Robert par passion alors que le deuxième est une relation paisible et calme avec son cousin Étienne. Ayant enfin choisi de se marier plutôt avec Robert, Marguerite souffre de sa trahison vis-à-vis d'Étienne, et elle tombe malade à en mourir. Dans *Il ne faut pas jouer avec la douleur*, une œuvre publiée l'année suivante, en 1853, Delphine prépare la fin inverse, choisie par l'héroïne. Juste au moment où Léontine, veuve séduite par Monsieur de Lusigny, qui est connu pour être un séducteur sans cœur, était sur le point d'accepter son amour en cédant à une demande persévérée, pour leur première occasion de se voir à deux, il n'est pas venu chez elle. Souhaitant vérifier son intention, Léontine est allée voir la mère de Monsieur de Lusigny, qui ne l'a que blessée en disant ;

[V]ous savez tout ce qu'il est pour vous. Qu'importe la nature de l'épreuve, si elle nous révèle à nous-mêmes toute la profondeur de nos sentiments ? Mon fils me l'a dit bien souvent : « Les femmes s'attachent par la douleur ... » et peut-être ne vous a-t-il ainsi tourmentée un peu trop, j'en conviens, que pour vous éprouver<sup>10</sup>).

Ayant écouté cette curieuse explication concernant sa souffrance de la part de la

mère de son amour infidèle, Léontine, indignée, s'exprime dans un monologue interne :

« Quoi ! se disait-elle, c'est pour une cause si misérable que moi, depuis huit jours, je souffre toutes ces tortures ! c'est pour cette cause burlesque, pour cette coquetterie puérile, pour cette vanité niaise que moi j'ai connu les angoisses de l'amour trahi, les horreurs de la jalousie, que j'ai rêvé affreusement pour lui les mille craintes de la ruine, les mille terreurs de la mort ! ... Moi qui ai dévoré de si nobles chagrins, moi qui ai versé de si saintes larmes, j'ai pu me laisser entraîner à souffrir, à pleurer pour ... rien ! ... C'est moi qui ai pleuré pour rien ! ... Et pendant huit mortels jours il a joui de mes tourments stupides, et il n'a pas eu pour moi un seul instant de pitié ! Et cette cruauté chez lui est un système de tendresse, une théorie de passion, une recette sentimentale ! À tous les cris, à toutes les larmes, il répond par cette maxime : Les femmes s'attachent par la douleur ! ... Les femmes du monde peut-être, celles dont le cœur engourdi, blasé, ne se réveille que sous les coups ! mais moi ! ...<sup>11)</sup> »

Une observation si lucide, si objective, portant sur sa propre misère, prépare et introduit, de la manière la plus naturelle possible au niveau textuel, le bonheur suprême avec Hector, qu'elle lui offre.

Hector, rendu à la vie par le bonheur, prit les deux mains de Léontine et les pressa tendrement<sup>12)</sup>.

Hector, malade sur le lit à cause de l'idée que Léontine soit amoureuse de M. de Lusigny, a repris la force de vivre grâce à l'amour qu'elle lui porte à nouveau.

[E]lle sait qu'on peut voir périr ceux qu'on aime ... et vivre ; voir partir ce qu'on regrette ... et rester<sup>13)</sup> !

Le bonheur, chez Delphine, vient donc de la joie de vivre, à condition que le sentiment contraire ait déjà existé, à savoir la douleur, et que cette émotion instinctive soit liée à une forte intention de savourer la beauté de vivre.



### III Une écriture qui correspond aux attentes des lecteurs

Le bonheur, chez Sand, arrive aussi après avoir surmonté des épreuves douloureuses. Ses ouvrages, caractérisés par le romantisme, en passant par des romans socialistes jusqu'à des livres champêtres, tentent toujours de décrire le bonheur de vivre. Surtout dans ses quatre romans du genre champêtre, joyeux, gais et positifs, *La Mare au diable* (1846), *François le Champi* (1848), *La Petite Fadette* (1849), et *Les Maîtres sonneurs* (1853), Sand, auteure de plus d'une centaine d'œuvres, est plutôt considérée, à première vue, comme l'écrivaine d'une littérature attendrissante, sans trop d'agitation et donc populaire, commerciale et secondaire. Or, à son époque où le système social et le régime politique sont autant en mutation, Sand reçoit une admiration respectueuse de la part de nombreux grands écrivains comme Balzac, Flaubert, Dostoïevski et Hugo. Si Sand choisit d'écrire des œuvres joyeuses, ce choix s'est fait selon sa foi rigide. Elle s'en exprime bien clairement dans la préface de *La Petite Fadette*.

Dans le temps où le mal vient de ce que les hommes se méconnaissent et se détestent, la mission de l'artiste est de célébrer la douceur, la confiance, l'amitié, et de rappeler ainsi aux hommes endurcis ou découragés, que les mœurs pures, les sentiments tendres et l'équité primitive, sont ou peuvent être encore de ce monde. Les allusions directes aux malheurs présents, l'appel aux passions qui fermentent, ce n'est point là le chemin du salut : mieux vaut une douce chanson, un son de pipeau rustique, un conte pour endormir les petits enfants sans frayeur et sans souffrance, que le spectacle des maux réels renforcés et rembrunis encore par les couleurs de la fiction<sup>14</sup>).

À une époque où la société change d'un jour à l'autre, la méfiance recouvre les esprits. Dans ce monde trépidant et affairé, Sand est parfaitement consciente de la demande des peuples et de la réponse à donner en tant qu'écrivaine. Comme le dit Maurice Toesca, « George Sand n'a rien d'un écrivain naïf. Au contraire. Sous les jeux du roman, ne cache-t-elle point un tableau social, religieux, en tout cas moral de l'existence humaine<sup>15</sup> ? »

Déçue par la deuxième République après la monarchie de Juillet, qui ne s'est

terminée que par une répression massacreuse dirigée par Eugène Cavaignac, Sand, politiquement fort engagée en ce temps-là, s'est retirée à Nohant dès le mois de mai 1848. Elle voulait que son écriture corresponde au besoin du peuple. Il faut, avant tout, vivre, continuer de vivre, c'est sa foi suprême. Elle écrit pour le peuple, et n'écrit pas afin de flatter sa littérature artistique. Dans *La Mare au diable*, Sand réclame la joie de vivre, dans une époque sombre.

Chercherons-nous dans la pensée de la mort la rémunération de l'humanité présente ? L'invoquerons-nous comme le châtement de l'injustice et le dédommagement de la souffrance ?

Non, nous n'avons plus affaire à la mort, mais à la vie. Nous ne croyons plus ni au néant de la tombe, ni au salut acheté par un renoncement forcé ; nous voulons que la vie soit bonne, parce que nous voulons qu'elle soit féconde<sup>16</sup>).

L'écrivaine mesure le critère du bonheur selon la richesse de vie. Chez Sand, le bonheur doit être attaché à l'aspiration à la joie de vivre malgré une réalité difficile. Ses romans champêtres, marqués par sa vie à Nohant, sont écrits aux alentours de cette période de déception due à l'échec de la liberté du peuple. Elle continue :

L'homme de loisir vient chercher un peu d'air et de santé dans le séjour de la campagne, puis il retourne dépenser dans les grandes villes le fruit du travail de ses vassaux.

De son côté, l'homme de travail est trop accablé, trop malheureux, et trop effrayé de l'avenir, pour jouir de la beauté des campagnes et des charmes de la vie rustique. [...]

Et pourtant, la nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir<sup>17</sup>).

L'idée du bonheur, chez Sand, est très claire, et cette norme marquera le caractère de ses œuvres. Dans *La Mare au diable*, le personnage principal Germain, laboureur, veuf, père de trois enfants, a trouvé son bonheur avec une fille, Marie, particulièrement douée et sage. Le roman se termine avec une scène joyeuse lors du mariage de Germain, qui dit

à sa future femme que « tu as fait plus d'un heureux en m'aimant<sup>18)</sup> ! » ;

On dansait, on chantait, et on mangeait encore à la métairie de Belair, ce troisième jour de noce, à minuit, lors du mariage de Germain. [...] Tout était riant et serein pour lui dans la nature. Le petit Pierre avait tant ri et tant sauté la veille, qu'il ne vint pas l'aider à conduire ses bœufs ; mais Germain était content d'être seul. Il se mit à genoux dans le sillon qu'il allait refendre, et fit la prière du matin avec une effusion si grande que deux larmes coulèrent sur ses joues encore humides de sueur<sup>19)</sup>.

Après un long détour autant temporel que géographique, les personnages principaux, chez Sand, ont découvert le bonheur de la grâce à la fin. Dans *La Petite Fadette*, le bonheur ne parvient aux personnages qu'après un long détour. Landry, le cadet jumeau de Sylvinet, lui, exprime sa jouissance, qui lui est enfin survenue.

Tous les bonheurs me viennent donc à la fois, dit Landry en se pâmant de joie dans ses bras, puisque c'est toi qui viens me chercher, et que tu parais aussi content que moi-même<sup>20)</sup>.

C'est d'ailleurs aussi le cas dans son premier livre *Indiana*, publié en 1832, qui a eu un succès exceptionnel. Le roman paraissait clore comme une histoire tragique. Or, au détriment de la beauté tragique littéraire, Sand, malgré certaines critiques ultérieurement provoquées à cause de cette conclusion inattendue, ajoute une fin heureuse au texte pour éviter une fin tragique aux deux amoureux. Ralph avoue au narrateur comme suit ;

Je ne vous parle pas de mon bonheur, dit-il en me pressant la main ; s'il est des douleurs qui ne se trahissent jamais et qui enveloppent l'âme comme un linceul, il est aussi des joies qui restent ensevelies dans le cœur de l'homme parce qu'une voix de la terre ne saurait les dire. [...] Hélas ! que peut-elle comprendre au bonheur, l'âme qui n'a pas souffert ? Pour nos crimes... , ajouta-t-il en souriant<sup>21)</sup>.

Sand ainsi que Delphine de Girardin entraînent leur écriture comme si elles tentaient d'atteindre le secret du bonheur de vivre, et elles continuent d'écrire comme si les gens n'étaient pas découragés par leur patiente quête du bonheur terrestre. Delphine et Sand

choisissent ainsi d'écrire au plus près du bonheur du peuple.

## Notes

- 1) Jean-Louis Vissière, dans la préface des *Chroniques Parisiennes 1836–1848*, Delphine de Girardin, édition présentée par Jean-Louis Vissière, Éditions des femmes, Paris, 1986, p. 22.
- 2) Georges d'Heylli, *Madame E. de Girardin (Delphine Gay) : sa vie et ses œuvres*, 1869, Librairie Bachelin-Deflorenne, reéd., Hachette / BNF, Paris, 2014, p. 26.
- 3) Delphine de Girardin, *Œuvres complètes de Madame Émile de Girardin née Delphine Gay*, tome I, Henri Plon, Paris, 1860–1861, p. 397.
- 4) Voir Claudine Giacchetti, *Delphine de Girardin la muse de Juillet*, L'Harmattan, Paris, 2004, p. 12.
- 5) *Op. cit.*, Delphine de Girardin, *Œuvres complètes*, tome I, p. 212.
- 6) Delphine de Girardin, *Œuvres complètes de Madame Émile de Girardin née Delphine Gay*, tome II, Henri Plon, Paris, 1860–1861, p. 223.
- 7) Delphine de Girardin, *Œuvres complètes de Madame Émile de Girardin née Delphine Gay*, tome V, Henri Plon, Paris, 1860–1861, p. 16.
- 8) Delphine de Girardin, *Chroniques Parisiennes 1836–1848*, édition présentée par Jean-Louis Vissière, pp. 243–244.
- 9) *Ibid.*, pp. 245–246.
- 10) Delphine de Girardin, *Œuvres complètes de Madame Émile de Girardin née Delphine Gay*, tome III, Henri Plon, Paris, 1860–1861, p. 258.
- 11) *Ibid.*, pp. 258–259.
- 12) *Ibid.*, p. 262.
- 13) *Ibid.*, p. 264.
- 14) George Sand, *La Petite Fadette*, texte présenté, établi et annoté par Pierre Salomon et Jean Mallion, Classiques Garnier, Éditions Garnier Frères, Paris, 1958, p. 16.
- 15) Voir les commentaires faits par Maurice Toesca dans *La Petite Fadette* de George Sand, introduction et commentaires de Maurice Toesca, Librairie Générale française, 1984, p. 259.
- 16) George Sand, *La Mare au diable*, suivi par François le Champi, textes présentés, établis et annotés par Pierre Salomon et Jean Mallion, Classiques Garnier, Éditions Garnier Frères, Paris, 1960, p. 8.
- 17) *Ibid.*, p. 14.
- 18) *Ibid.*, p. 130.
- 19) *Ibid.*, pp. 174–175.
- 20) *Op. cit.*, pp. 266–267.
- 21) George Sand, *Indiana*, édition présentée par Béatrice Didier, Folio Classique, Gallimard, Paris, 1984, pp. 341–342.